



Le mal de tête

par Ginette Paris

Il était une fois une femme de 44 ans ; moyennement belle et bonne, intelligente et habituée à l'autonomie. Elle aimait et était aimée de ses deux enfants et de son mari. Un matin d'août, elle commença à s'ennuyer. Son fils de 20 ans faisait tout le bricolage et le souper trois fois par semaine. Sa fille de 18 ans était responsable des lavages et de l'aspirateur ; toutes les données du budget familial «rentrées» dans son ordinateur, elle payait les comptes et équilibrait le budget. Père et époux attentif, son mari était journaliste et travaillait à la maison. Il mettait volontiers de l'ordre et faisait les courses en prenant ses marches. Bref, la vie domestique n'était pas un poids, mais pour tout le monde un roulis confortable.

«Mission accomplie», se disait notre héroïne. Sa vie de famille et l'éducation de ses enfants étaient une réussite. Elle était maintenant libre de faire ce qui lui tentait.

Elle voulait apprendre ; voyager intérieurement, intellectuellement, émotivement. Avec une motivation à plus long terme : faire quelque chose pour la cause des femmes. La voilà donc inscrite en septembre à une série de cours universitaires en «études féministes».

Sept mois plus tard, dans la grisaille de mars et en vue de la fin de session, elle ordonna ses notes en un petit résumé.

Féminisme no 1

Les femmes sont différentes des hommes. Biologiquement, culturellement, économiquement, psychologiquement, spirituellement, etc. Enfin, hommes et femmes ne vivent pas dans le même univers. Par exemple, il n'est pas «naturel» pour les femmes de penser en termes hiérarchiques, analytiques ou linéaires. Elles habitent plus spontanément le cerveau droit alors que les hommes ont surdéveloppé le cerveau gauche. Elles sont du côté de la vie, les

hommes du côté de la mort. Elles sont la Voie, la Vérité, le Salut mais pour l'instant elles sont opprimées. La société, parce qu'elle est le résultat de l'esprit masculin, opprime la féminité.

Il faut exiger la reconnaissance de ces différences fondamentales et des besoins spécifiques des femmes. Il faut aussi plus de femmes au gouvernement pour contrebalancer la pensée et la législation masculines.

Il faut revaloriser le féminin, le lunaire, le yin, l'anima, la déesse, le corps, la nuit, la matière, l'enfant, l'émotion, l'humide, l'irrationnel.

Il faut parler au féminin : l'enfante, la doctoresse, la professeure, l'écrivaine. Il faut se tenir avec des femmes, avoir des amies femmes et si possible les préférer à tout autre compagnie masculine. Il faut lire des femmes, aller dans des restaurants tenus par des femmes, avoir sa menuisière, sa déménageuse et sa banquière.

(Ici, note personnelle, gribouillée à la mine dans la marge des feuilles à trois trous : Serait-il plus féministe d'aimer plus ma fille que mon fils ? Une féministe devrait-elle ne mettre au monde que des filles ?)

Féminisme no 2

La féminité est une catégorie inventée par le patriarcat pour y maintenir les femmes : il n'y a finalement que des personnes humaines, et les différences biologiques importent moins que les différences culturelles, individuelles. Qu'on ne vienne pas nous parler de notre capacité à ressentir, de notre devoir de sauver le monde de la destruction, de nos qualités intuitives. Le fait de naître mâle ou femelle ne devrait préjuger d'aucune qualité spécifique. Une femme peut exceller dans les domaines scientifique, politique, militaire et, autant

qu'un homme, contrôler ses sentiments et soutenir la compétition. Il faut enseigner aux filles à être des leaders, à grimper dans les arbres et plus tard à grimper dans la hiérarchie corporatiste et gouvernementale.

Accepter d'être classée dans la catégorie «femme» c'est se faire avoir tôt ou tard. À preuve, l'histoire des femmes et le portrait de la colonisée contemporaine.

(Ici, note personnelle : Le féminisme no 2 suggère-t-il que si je suis «typiquement féminine», je perds ma force et que si je suis forte, il s'agit d'une force «humaine» et non «féminine» ?)

Consultations

À ce point de sa récapitulation, notre étudiante attrapa un mal de tête à vous séparer définitivement le cerveau droit du cerveau gauche.

Elle consulta d'abord une femme médecin qui lui dit qu'une dent de sagesse, jamais sortie, faisait pression sur la mâchoire et le crâne. La patiente n'en conclut pas qu'il fallait arracher la dent, mais plutôt en extraire la sagesse.

Ce qui l'amena chez une thérapeute gestaltiste, pour «explorer ensemble» les contradictions entre les féminismes no 1 et no 2. La cliente fit l'exercice de «mettre le chapeau» de la féministe no 1 et de s'exprimer. Ensuite, elle «mit le chapeau» de la féministe no 2 et parla de cet autre point de vue, avec autant de conviction, ce qui confirma qu'elle s'identifiait autant à un féminisme qu'à l'autre. Après quelques séances, thérapeute et cliente en arrivèrent au diagnostic suivant: le mal de tête était l'expression psychosomatique d'une polarisation, vécue comme insoutenable, entre le féminisme no 1 et le féminisme no 2.

Fascinée par tout ce qu'elle découvrait

Ginette Paris est professeure en psycho-sociologie à l'UQAM. Elle a écrit *Le Réveil des dieux* (Éd. de Mortagne, 1981) et, bientôt à paraître, *Le Mythe d'Aphrodite* (Éd. Boréal Express, 1985).

(enfin, l'aventure intérieure...), l'étudiante consulta alors une très sage et toute grisonnante thérapeute jungienne, analysée en sa jeunesse par Jung en personne !

Elle lui demanda : 1) ce qu'était la polarisation, 2) pourquoi cela lui donnait tant mal à la tête, et 3) comment s'en sortir. À la première question, la très sage femme répondit que la polarisation est une façon d'interpréter toute forme d'opposition comme une contradiction. À la deuxième, elle répondit que l'opposition ainsi interprétée lui donnait mal à la tête parce que l'analyse, s'identifiant aux deux pôles ainsi mis en contradiction, se trouvait devant un choix impossible mais selon elle inévitable. Pour répondre à la troisième question, l'analyste lui laissa entendre que ce serait plus long.

Après plusieurs rencontres, en effet, l'analysée commença à entrevoir une issue. Elle devait, par une «quête héroïque, initiatique», réussir : a) à extraire la sagesse, b) à résoudre l'insoutenable de la contradiction, c) à devenir créatrice dans l'expression de son féminisme.

Solution

À ce moment, le mal de tête était devenu si insoutenable que l'édifice délicat de sa vie quotidienne, aménagé avec art et patience depuis tant d'années, menaçait de s'écrouler dans la crevasse qui se creusait entre les deux cerveaux. La vie domestique étant un écosystème très organique, plus elle avait mal à la tête, plus il y avait de «bugs» dans le budget familial et moins il y avait de choses qu'elle aimait dans le frigo. Son mari l'oubliait dans ses commissions et son fils bricolait de plus en plus chez sa blonde...

Elle prit alors l'initiative d'enlever son mari pour un voyage d'un mois. Aux Caraïbes, le punch au rhum aidant, l'odeur «femelle» de l'humide terre équatoriale, le bruit sensuel de la Mer Aphrodisiaque, la couleur ravissante des hibiscus, la profusion des poinsettias, des lauriers-roses, le chant du coq et le grognement des cochons, les baignades quotidiennes et la chaleur ralenties, produisirent sur son inconscient un effet tropical, c'est-à-dire qu'il se mit à foisonner de symboles et de rêves tous plus «archétypaux» les uns que les autres.

La veille de son retour, elle fit le rêve suivant : elle regardait un commercial à la télévision. La voix off d'une grande prêtresse déclarait : «Pourquoi vous contenter de 1 ou 2 ? c'est un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, Violette... Violette... qu'il vous faut !». Sur l'écran, une seule image : le signe mathématique de l'infini, aurolé d'une luminosité spirituelle...

Ce rêve puissant la combla de joie, et elle constata alors que son mal de tête avait disparu. Curieuse tout de même de son sens, elle se présenta dès son retour chez la

vénérable sibylle-thérapeute. Au bout d'une heure, l'énigme était résolue. Le «Violette, Violette» se référait à la couleur violet, une couleur non pure, en quelque sorte une intermédiaire entre deux pôles qui seraient le blanc (féminisme no 1) et le noir (féminisme no 2). Le «Violette, Violette» suggérait ici que la solution était dans la gamme complète des couleurs.

Le «1,2,3,4,5,6,7,» indiquait une direction : pour échapper à la polarisation contradictoire et dogmatique entre les féminismes no 1 et no 2, l'inconscient suggérait de multiplier les catégories, donc les féminismes, afin de correspondre aux variations infinies de la force et de la liberté des femmes... et ce jusqu'à l'infini symbolisé par le signe.

Libérée de son mal de tête, munie d'une interprétation de son rêve qui lui semblait adéquate, l'étudiante analysée revint à sa motivation première : «faire quelque chose pour la cause des femmes». Elle se donna comme tâche de coordonner, harmoniser, confronter les différentes manifestations de l'effort féministe. Permettre la diversité mais éviter le chaos. Conserver la rigueur, la radicalité de certaines formes du féminisme, mais multiplier la communication entre les tribus. Elle ne travaillerait plus à la recherche «du» féminisme, mais à la multiplication «des» féminismes, en commençant par découvrir son propre féminisme.

Conclusion

Ici, elle tira un trait et ajouta sa conclusion personnelle :

«Non seulement je n'ai pas à trancher entre féminismes no 1 et no 2, mais je n'ai pas non plus à trancher entre : le féminisme des lesbiennes et celui des femmes mariées, des députées, des prostituées, des mères célibataires, des femmes collaboratrices de leur mari et celui des amazones ; le féminisme jeune, vieux, ancien, moderne et post-moderne, américain, européen, québécois et tiers-mondiste ; le féminisme politique, littéraire, cinématographique, philosophique, théologique, économique et technologique ; le féminisme psychiatrique et anti-psychiatrique, gynécologique et auto-gynécologique ; le féminisme drop-out, drop-in, officiel et officieux, secret et déclaré, comique et tragique, ludique et institutionnel, théorique et pratique ; le féminisme maternel, paternel, fraternel, sororal, filial ; le féminisme rose, noir, blanc, bleu, bariolé, picoté, carauté ; le féminisme de la pouponnière, de la maternelle, de l'école primaire et du secondaire, du collège et de l'université.

Le féminisme peut se diversifier et il peut également se qualifier : il peut être franc ou manipulateur, opportuniste ou courageux, pertinent ou impertinent, timide ou audacieux, génial ou imbécile. Il y aura de plus en plus de variations du féminisme, parmi les cinq races et les cinq continents... et

plus il y en aura, plus il y aura de tribus féministes qui devront apprendre à communiquer ensemble.»

Fin.

Épilogue

Cette histoire s'inspire de l'expérience vécue d'une étudiante adulte de l'UQAM, à qui j'ai enseigné pendant trois ans. Évidemment, j'interprète ici des confidences et des bribes de conversations échelonnées sur trois ans. Par souci de réalisme romanesque, je lui ai fait relire ce texte, pour voir si elle s'y reconnaîtrait. Elle m'a dit que je lui prêtai trop de conscience... et qu'elle avait eu plus qu'un «simple mal de tête» : «J'en suis presque devenue folle tellement j'étais confuse et contradictoire. Pour le reste, c'est mon histoire, je la signerais comme une déposition pour la police.»

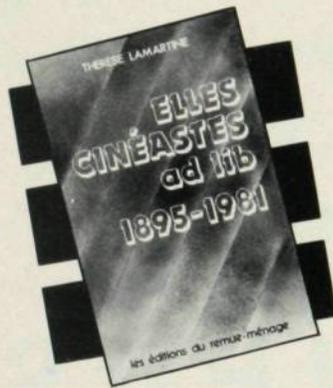
Elle était d'accord pour que je me cache ainsi derrière son personnage, à condition que j'ajoute brièvement ce que moi j'en pense. Alors voici, le plus carrément possible, quelques opinions personnelles.

Admettre la diversité ne signifie pas que tout se vaut. *Tout et n'importe quoi* ne font pas partie du féminisme. Il y a féminisme et anti-féminisme. Le féminisme est un système. Un système peut supporter l'opposition (il y a opposition par exemple entre la louve et la brebis, l'érable et le hêtre dans un écosystème biologique) mais non pas la contradiction (la pollution au mercure d'un ruisseau, par exemple, est en contradiction avec la présence des poissons, puisqu'elle les menace d'extinction). Il y a opposition mais non pas contradiction entre le féminisme radical, séparatiste, de la lesbienne, et le féminisme de la femme collaboratrice de son mari, parce que l'un peut exister et l'autre aussi (c'est d'ailleurs très souvent le radicalisme des unes qui permet la modération des autres).

Le féminisme peut avoir plusieurs visages, mais cela ne veut pas dire que n'importe quel comportement peut être qualifié de féministe, du moment qu'il s'agit d'une femme. Chaque féminisme a sa cohérence et sa rigueur et doit exprimer une des facettes fondamentales du féminisme : l'autonomie, la force, la valeur inaliénable des femmes. Rester à la maison peut être compatible avec une des figures du féminisme, mais s'y faire battre par son mari et trouver cela normal est en contradiction avec l'idée même du féminisme et ne parlons plus alors de féminisme.

La polymorphie du féminisme n'a rien à voir avec les bons sentiments, dans le genre : «Nous sommes toutes des femmes, aimons-nous les unes les autres», mais a tout à voir avec la stratégie de l'action. On ne travaille pas de la même façon si l'on cherche à obtenir l'uniformité idéologique (c'est-à-dire une seule ligne de parti), ou si l'on cherche à fonder une confédération des tribus.

NOUVEAUTÉS



ELLES CINÉASTES... AD LIB 1895-1981

Thérèse Lamartine

De tous les pays, de 1895 à nos jours! Une véritable anthologie du cinéma des femmes, *Elles cinéastes... ad lib* est un livre indispensable qui allie au plaisir de la découverte celui de la discussion passionnée et polémique.

472 pages, illustré. En librairie: 27,95\$



LA PATERNITÉ USURPATRICE

L'origine de l'oppression des femmes
Azâdée Azâd

Un livre audacieux, une recherche qui puise à diverses disciplines - ethnologie, anthropologie, histoire, sociologie - pour développer une théorie féministe profondément radicale des rapports de procréation. L'auteure se penche plus particulièrement sur la paternité biologique et sociale, ses ambiguïtés et prétentions de même qu'à son rôle crucial dans la mise en place et le maintien du patriarcat.

264 pages. En librairie: 15,95\$



LA JOURNÉE INTERNATIONALE DES FEMMES

Renée Côté

«Vous arrive-t-il de ne pouvoir vous arracher à une lecture? Ça été mon cas avec la JIF...»

Marie-Claire Dumas, Châtelaine, nov. '84

«Mais l'important c'est la fierté que j'ai éprouvée en fermant la dernière page. Pour ce courage et cette espérance des femmes.»

Julie Stanton, La Gazette des femmes, mai/juin '84

240 pages, illustré. En librairie: 20,95\$

les éditions du remue-ménage

La majorité silencieuse



France Chartrand

«Je suis féministe individuellement. Féministe engagée ? Non, parce que je ne participe activement à aucun mouvement», précise France, 30 ans, gestionnaire dans une grande entreprise. Lise, 26 ans, technicienne en cartographie, se décrit aussi comme féministe seulement au niveau de son action personnelle. L'avant-

garde du mouvement lui a trop souvent semblé extrémiste. Un extrémisme qu'elle définit comme des idéaux qui ne colleraient pas à sa réalité et auxquels elle n'arrive pas à s'identifier. «Comme si je faisais partie d'une majorité silencieuse par rapport au mouvement, ajoute-t-elle.» Claude, 30 ans, graphiste et mère de deux enfants, déclare ne pas toujours regarder les questions d'abord en tant que femme, mais en tant qu'être humain. «Dans mon entourage pourtant, je suis cataloguée féministe. Sans doute parce que je n'hésite pas à afficher mes idées lorsque je trouve qu'il y a injustice. Je ne me considère toutefois pas comme une radicale.»

Le rejet des hommes

Dans la discussion qui s'ensuit autour de la notion/définition du féminisme, elles mettent en cause une certaine attitude de méfiance face aux hommes. Elles croient à la possibilité d'un partage avec eux. Pourquoi faudrait-il toujours douter de la bonne foi de ceux qui désirent se dégager de leur éducation ? «Ce serait vouloir ignorer à tout prix les contradictions qui sont le tissu de chaque être humain. La cohérence exige-t-elle le refus de tout compromis ?», demande France.

«C'est d'ailleurs ce qui m'intéresse dans le féminisme de *La Vie en rose*, poursuit Claude. Cette revue n'a pas la prétention de nous indiquer la voie à suivre.»

Claude ne souhaite pas un «resserrement idéologique» car, en ce moment, il y a un grand besoin de discussion et très peu de certitudes. Elle aime trouver dans LVR des opinions différentes, même si elle n'est pas toujours d'accord. Elle pense, entre autres, à l'article sur le partage des tâches domes-



Lise Leclerc

par Josette Giguère

1 985, année bilan pour les femmes du monde entier. Année de mise au point et de souffle nouveau pour le féminisme québécois. Qu'en pensent les femmes d'ici ? À l'heure actuelle, les jeunes femmes dans la trentaine, celles qui ont été portées par la vague des années 70, se considèrent-elles comme féministes ? Oui... avec des nuances, des guillemets, des hochements de tête. Pourquoi mes amies, féministes dans leur comportement, leur perception du monde et leur vie privée, hésitent-elles à se dire féministes ?

tiques (novembre 1984) dans lequel on pouvait lire que c'est un autre piège.

«Je suis capable de m'en occuper, du gars qui est à côté de moi, et de savoir si c'est un piège ou pas. Le défaitisme, par rapport à toute association avec les hommes, me fatigue un peu. Des rapports d'autorité, on peut aussi en vivre avec une femme. Ça se joue entre deux personnes.»

La balance du pouvoir

Et voilà les rapports de force au coeur des propos. France se demande comment les relations au pouvoir se modifieront lorsque les femmes en auront davantage. «S'il y

avait plus de femmes dans les gouvernements, c'est certain que les priorités seraient autres. L'organisation sociale autour de la maternité, par exemple, serait différente.» Lise est convaincue que les femmes ont un parti pris pour le pacifisme et la non-violence. Claude émet des doutes.

«Les femmes comme championnes du pacifisme,

j'y crois plus ou moins. Par contre, ce qui m'attire dans le féminisme, c'est que dans le

désir de faire évoluer notre condition, il y a la volonté de changer le monde.»

Changer le monde, modifier les structures sociales impliquent nécessairement l'intégration des femmes au pouvoir. Sur cette question, il y a unanimité : celles qui ont la capacité et le goût d'exercer du pouvoir et de prendre des responsabilités devraient avoir toute liberté de le faire.

Ainsi, des idées qui n'avaient pas cours, il y a quelques décennies, font aujourd'hui partie des préoccupations courantes de jeunes femmes actives. Où situent-elles les points d'influence du féminisme dans leur milieu ? D'abord, dans la diminution des stéréotypes sexistes dans l'éducation et la publicité. Parce que le travail commence par l'éducation des enfants autant que de la population. Puis, dans la lutte contre le harcèlement sexuel. Que les blagues sexistes passent moins «naturellement» qu'avant constitue un progrès. Ensuite, dans l'effort collectif pour briser l'isolement des femmes.

La pornographie ?

Enfin, le débat autour de la pornographie a suscité bien des interrogations. «Il faudrait s'entendre sur les termes, fait remarquer Lise. Qu'est-ce que c'est la pornographie ? Les mauvais traitements infligés aux femmes, aux enfants ? Je suis certaine qu'il y a des hommes qui pensent comme nous, mais on ne les entend pas. Où sont-ils ?» France se demande pourquoi et comment l'érotisme devient pornographie.

«Qu'est-ce qu'il y a dans la tête et dans le coeur des personnes qui conçoivent les produits pornographiques ? Qu'est-ce que les hommes vont y chercher ?» Claude aimerait que nous précisions davantage nos positions. «Tant que nous nous en

tiendrons à des généralités, il sera trop facile d'associer cette lutte au puritanisme.» «Pourquoi, suggère France, ne pas parler nous-mêmes d'érotisme ?»

Explorer notre imaginaire sexuel, découvrir nos fantasmes au-delà des images imposées, pourrait être en effet un moyen de lutte efficace.

Non coupables

Lorsqu'elles envisagent l'avenir, qu'attendent-elles du féminisme ? Que les militantes continuent de veiller au grain. «Si je ne suis pas plus engagée, ce n'est pas une question d'idées, mais de temps» souligne Claude. Se culpabiliseraient-elles face aux militantes ? «Un peu, répond Lise. Parfois, je me dis que si le mouvement n'avait été composé que de modérées, comme moi, les choses n'auraient pas avancé aussi vite.» France ne se culpabilise pas. «Lorsque je me fais respecter des hommes avec qui je travaille, je gagne ce respect-là pour les femmes qui me suivront. C'est ma façon de faire ma part.» Et puis, d'ajouter Claude, La «militance», ce n'est pas le mode de vie de la majorité.»



Josette Giguère



Claude Leboeuf

La décennie est morte,
Vive l'avenir des femmes !

Au terme de cette décennie historique, le Secrétariat d'État tient à exprimer ses félicitations aux innombrables initiatives des groupes de femmes.

Le Secrétariat d'État est cependant conscient que les succès acquis ne sont que des étapes vers une amélioration de plus en plus grande de la condition de la femme canadienne.

C'est dans cet esprit que le Secrétariat d'État redoublera d'efforts notamment pour réduire la violence faite aux femmes et accroître leur accès à une autonomie socio-économique.



Secrétariat
d'État

Secretary
of State

Malaises

d'une casseuse de veillées

par Lucie Leboeuf

La Vie en rose me demande de faire une critique du féminisme comme je le connais et le vis. Je pensais faire l'article facilement. J'allais rencontrer mon groupe de recherche sur le vécu religieux des femmes et, ensemble, on aurait vite rempli trois pages. «Les filles, c'est l'temps de chialer contre les féministes», ai-je annoncé, encourageante. «Mais chialer contre quoi?», ont-elles répondu. «Les féministes sont o.k.». Fin de la discussion.

Alors me voici face à mon papier et à mon crayon, à me creuser la cervelle. Procédons méthodiquement : j'ai 43 ans, dont dix-huit de vie commune avec le même homme, trois fils de 17, 15 et 13 ans, une formation universitaire.

Comment suis-je devenue féministe? En organisant une garderie en milieu populaire, en luttant pour les droits des assistées sociales, en créant des liens entre les femmes du Tiers-Monde et les femmes d'ici.

Pause : mes fils viennent bouffer avant de dormir. Eux, vont certainement avoir des critiques. «Pourquoi critiquer? Vouloir l'égalité, c'est bien normal. Les épais, c'est les hommes qui refusent», me rétorque l'aîné subito presto. Et tac!

Bon. Reprenons. Être féministe, qu'est-ce que ça veut dire? Lutter en solidarité avec d'autres femmes, puisque j'en suis une. Parce que des femmes, ayant visages réels, ont donné un nom de chair, de personne aimée et respectée, à la lutte pour l'avortement, contre la pauvreté, le viol, l'inceste, l'exploitation.

Le féminisme que j'ai connu, que je connais, c'est le refus du mépris envers ces femmes que j'aime; c'est la soif de dignité et de respect pour elles et pour moi. C'est la foi dans la parole des femmes, notre parole. Foi dans notre maturité, dans notre apti-

tude à prendre la vie, par tous les chemins, qu'ils dérangent ou dérogent. Mais me voilà assiégée par le doute : mon approche est-elle acceptable pour les féministes, les «vraies», ou bien est-ce que ça fait culcul???

Défier le quotidien

Décidément, je n'ai ni le cœur ni la tête à l'analyse en bonne et due forme, mais plutôt des malaises à partager. Par exemple : j'ai mon chum, mon mari, et avec lui, le désir de continuer à relever le défi de bâtir un nouveau rapport homme-femme. Défier l'épaisseur du quotidien : c'est là, pour moi, le vrai test. Mais 18 ans de mariage, ça ne soulève pas de gros applaudissements en milieu féministe. Il faudrait plutôt annoncer son divorce. N'y a-t-il pas là une forme d'intolérance, une approche à sens unique?...

En rejetant le modèle patriarcal, capitaliste, faut-il aussi renier la relation possible, essentielle (même si elle n'est pas la seule «vraie» ou «normale») entre femmes et hommes qui ont le goût de construire autre chose, mais ensemble? Et sans doute aussi avec des enfants. Quelle place réserver-t-on aux enfants?

Malgré les luttes pour des garderies et pour des grossesses librement consenties, ne concevons-nous pas la maternité un peu... à reculons? Être mère n'est pas d'abord signe d'oppression, d'exploitation! Au contraire, c'est souvent le levier de l'agressivité potentiellement révolutionnaire des femmes, de leur pouvoir, particulièrement en terrain populaire. Je pense, par exemple, à la force des femmes d'Afrique du Sud, qui luttent avec les écolières contre l'apartheid. Je pense aux grand-mères de la Place de mai, en Argentine, qui, pour retrouver leurs enfants et petits-

enfants kidnappés par les militaires, n'hésitent pas à défier un régime totalitaire de droite. Je pense aux femmes de l'OPDS¹, à Montréal, qui ont occupé le bureau d'un ministre pendant deux semaines pour résister à l'appauvrissement de leurs familles.

Et quelle place fait-on aux adolescent-e-s? On dirait que le féminisme n'intervient pas suffisamment auprès des jeunes, notamment à l'école². C'est que les mères féministes sont loin d'être seules à éduquer, diriger, inspirer leurs enfants. Il y a les ami-e-s, les voisin-e-s, la télé, l'école... qui, eux, sont rarement féministes. Le rapport de force finit par être très inégal et nous passons pour les éternelles casseuses de veillées! Ne pourrait-on pas développer des pédagogies plus appropriées?

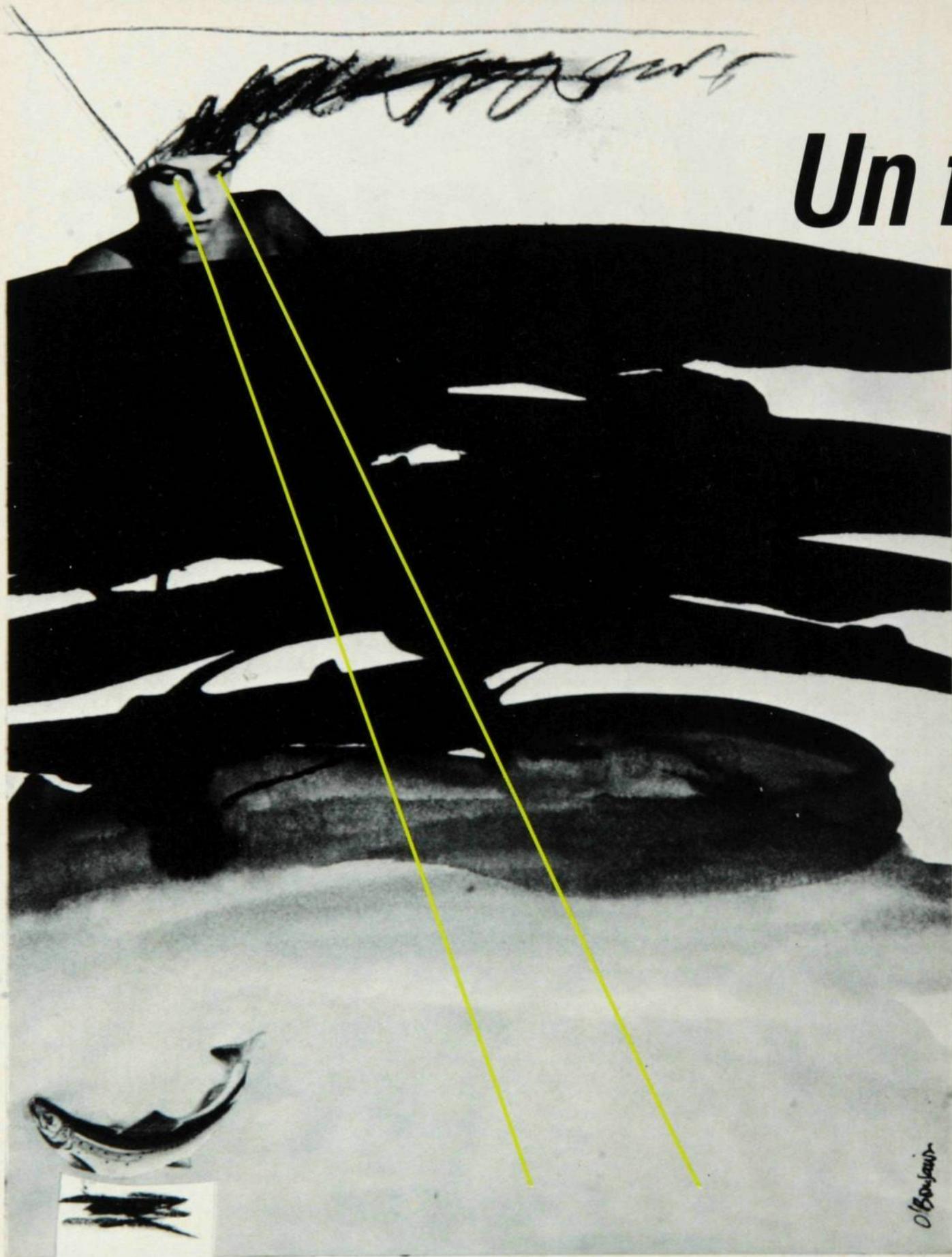
Et comment nous parler entre nous, les articulées qui savent tout et toutes celles qui sentent que c'est pas correct les revues porno chez le coiffeur de leurs jeunes, les grosses farces sexistes dans les partys de famille, mais ne savent pas comment faire, qui cherchent, qui s'effraient dans un quotidien qui deviendrait continuelle situation de combat? Comment nous donner les moyens de vivre sans passer pour folles, et sans capituler?

Ces malaises sont en même temps espoir, puisque accepter de s'en parler annonce déjà un demain de parole partagée. Ça me rend confiante en notre capacité de continuer la bataille. Ça pousse comme à mes accouchements. Rien ne peut arrêter cette puissance qui se dégage de nous.

Lucie Leboeuf est animatrice au Centre pastoral en milieu ouvrier et agente d'éducation pour des organisations populaires à Montréal.

1/ Organisation populaire des droits sociaux.
2/ Mise à part l'enquête exceptionnelle du comité de condition féminine de la CEQ, sur le harcèlement sexuel dans les écoles.

Un fé



«Le féminisme québécois est *straight* parce qu'il n'est
ni théorique, ni mouvementé.»

minisme de préférence

par Nicole Brossard

Pour porter un regard critique sur le féminisme québécois, il faudrait tout d'abord voir en quoi il a réussi et en quoi il a échoué et ce à partir de ses objectifs. Il faudrait faire un bilan de ses réussites en regard des lois qu'il a fait modifier, disparaître et des nouvelles qu'il a fait passer ; il faudrait évaluer le pouvoir réel des féministes aux niveaux législatif, administratif et juridique. D'autre part, il faudrait établir le nombre et l'efficacité des lieux d'accueil et d'information créés par les féministes et enfin, dresser une liste des activités et des productions culturelles réalisées par des féministes.

Mais, me direz-vous, il ne s'agit pas de cela : il s'agit de savoir si le féminisme québécois a bien fait les choses aux niveaux idéologique et théorique. Mais à quoi évaluons-nous cela ? À l'amélioration (sic) de la condition féminine, à la colère et à la révolte des féministes, au nombre de factions et de tendances féministes, au nombre de lesbiennes, au succès de quelques chanteuses, écrivaines ou de *La Vie en rose*, ou à la violence et/ou à la bonne volonté des hommes ?

Une chose est certaine : toutes les femmes vivent dans un environnement qui leur est hostile, qu'elles soient braves femmes (obéissantes), féministes (contestataires) ou lesbiennes (dissidentes).

Photo de classe

Toutes sont soumises à un conditionnement (l'hétéroïté) et à une propagande (la langue et l'imaginaire mythique et social) qui, lorsque bien assimilés, entraînent un état de soumission aux valeurs patriarcales, valeurs qui vont à l'encontre de l'autonomie, de l'intégrité et de la créativité des femmes, valeurs qui discréditent et dé/classent les femmes. La majorité des femmes sont dominées (subjuguées et commandées par des hommes ou un homme). La majorité des femmes sont exploitées dans leur corps sexué et dans leur corps de travail.

Ainsi pouvons-nous dire, inspirées par cette «photo de classe», que le féminisme doit travailler en des lieux multiples et élaborer des interventions stratégiques selon qu'il s'attaque à l'imaginaire patriarcal

(féminisme radical et lesbien), au *pouvoir des hommes* (féminisme radical politique) et à l'*injustice* (féminisme réformiste et marxiste).

Donc, pour revenir au féminisme québécois, on peut dire qu'il a oeuvré dans chacun de ces domaines. Mais, phénomène étrange, alors que le mouvement féministe compte plusieurs féministes radicales et lesbiennes, le féminisme québécois est d'apparence certaine un féminisme *straight*. C'est, en 1985, un féminisme «droit», «d'aplomb», efficace et tolérant à l'égard des différences qui l'animent. C'est un féminisme sans excès de paroles, sans frasques, dévoué et compétent. Que le féminisme québécois soit *straight* n'est pas un mal en soi. Au contraire, c'est ce qui nous a donné le temps de nous organiser et de développer un certain nombre d'aptitudes à négocier, à administrer et à planifier ; mais si le féminisme québécois persiste uniquement en ce sens, que l'on peut qualifier de réaliste, il est certain que dans quelques années, très bientôt, nous nous retrouverons à nouveau dans un grand roman à l'eau de rose, rempli de «femmes libres» occupées individuellement à assouvir leur «féminité» et redevenant en moins de deux de «vraies femmes»¹.

Le féminisme québécois est *straight* parce qu'il n'est ni théorique, ni mouvementé

Pourquoi la théorie ?

Que serait le féminisme québécois sans les essais de Kate Millett, de Shulamith Firestone, de Ti-Grace Atkinson, de Mary Daly, d'Adrienne Rich, d'Andrea Dworkin, de Simone de Beauvoir, de Monique Wittig, de Luce Irigaray², de Louky Bersianik, sans les textes de *Québécoises deboutte*, des *Têtes de Pioche* et d'*Amazonnes d'hier*, *Lesbiennes d'aujourd'hui* ? Sans ces analyses, les femmes en colère contre les injustices et la discrimination commises à leur égard seraient considérées (et peut-être se considéreraient-elles) comme n'importe quel autre groupe de pression, ce que d'ailleurs on aimerait bien nous faire croire. Aussi faut-il nous poser la question à savoir quel est le rôle de l'analyse théorique dans le mouvement féministe.

C'est par l'analyse théorique que nous pouvons observer le fonctionnement et les mécanismes du système patriarcal, ceci dans ses grandes lignes (valorisation de l'homme et infériorisation des femmes) ainsi que dans ses conséquences pratiques, c'est-à-dire quotidiennes et institutionnelles (violence, viol, pornographie, pauvreté chronique des femmes, aliénation, etc.). En somme, l'analyse théorique nous permet : 1) de décoder les métaphores et mythes à l'aide desquels les femmes sont enfermées dans des images négatives, méprisantes et asservissantes, 2) de comprendre les mécanismes discursifs qui marginalisent les femmes, qui les culpabilisent et qui leur enlèvent toute légitimité, toute crédibilité, toute identité, 3) d'identifier les comportements contradictoires qui sont les nôtres, compte tenu de l'état *effrayant* dans lequel nous sommes.

De telles analyses ont pour résultat de nous déculpabiliser, de nous permettre d'identifier ce qui est malsain, dangereux pour nous, de nous donner confiance en nous-mêmes, de nous donner le courage et l'énergie de nos propres émotions, de nos perceptions, de nos certitudes intérieures.

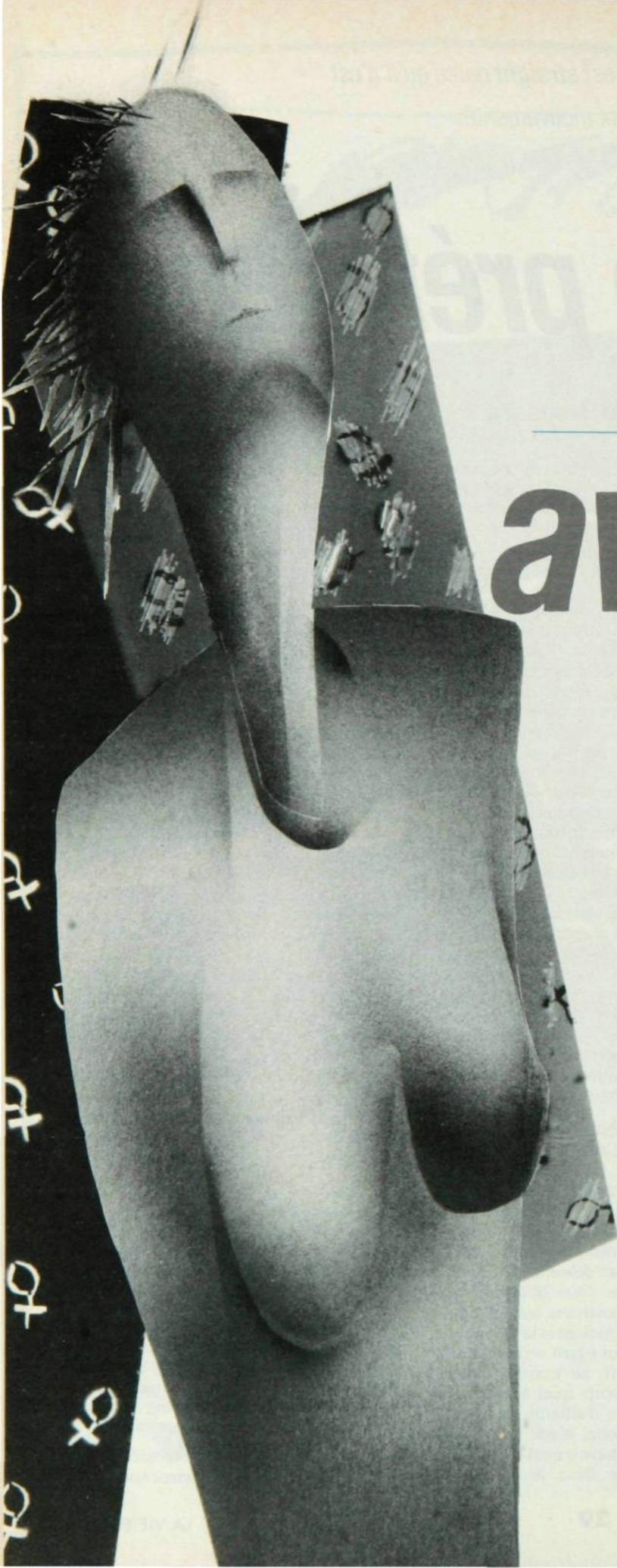
Ainsi pouvons-nous dire que la connaissance théorique est ce qui transforme les femmes révoltées et les femmes naïves en des féministes radicales, c'est-à-dire en des femmes qui comprennent que ce qui leur arrive et que ce qui arrive à toutes les femmes n'est pas un effet du hasard, une question de malchance ou de personnalité, mais bel et bien le résultat d'un système.

Suite à la page 56

Nicole Brossard est poète, romancière et essayiste, auteure de *Amantes* (Quinze, 1980) et *Picture Theory* (Nouvelle Optique, 1982), en plus d'être cofondatrice de la revue *La Barre du jour* (1965) et du journal féministe *Les Têtes de Pioche* (1976). Elle vit à Montréal.

1/ «L'aveu par l'opresseur qu'être «femme» n'est pas quelque chose qui va de soi, puisque pour en être une, il faut en être une «vraie» (et les autres donc ?)». Monique Wittig, in *Questions féministes*.

2/ Comme la plupart des intellectuel-le-s québécois-es, les féministes importent massivement essais, analyses et théorie.



Une aventure

par **Françoise Collin**

D'abord, je dirai que je n'adresse et n'ai à adresser aucune critique au féminisme si, par critique, on entend un jugement et une réprobation. Tout ce que je peux faire, c'est une analyse critique, qui est d'ailleurs une auto-analyse puisque je parle de l'intérieur du féminisme, et comme agente – parmi d'autres – de celui-ci (pour avoir fondé et animé depuis douze ans *Les Cahiers du Griff*). Chaque chose a son temps. Et ce dont je ne voudrais plus aujourd'hui a eu son sens avant. L'essentiel est de ne pas se figer.

Le féminisme est un mouvement, et constamment en mouvement. Son analyse critique est toujours liée à une exigence existentielle et à un agir. Il ne faut pas craindre de remettre en question cela même qui a pu paraître évident. Le féminisme est un travail de réinterprétation interminable. Toute autre attitude supposerait qu'il y a une orthodoxie féministe à laquelle il faut se tenir et à partir de laquelle on peut brûler les hérétiques (c'est-à-dire les autres). Le féminisme n'est pas une Église. C'est une pensée vivante et un *poiein*, un faire. C'est une aventure, une aventure à hauts risques, l'aventure des femmes, l'aventure de la société. Mon aventure aussi.

Ceci n'est pas un aveu de scepticisme, une acceptation de tout et de n'importe quoi. Au contraire, cette aventure parce qu'elle est dépourvue de programmation, exige une attention constante, un état de veille, d'éveil, de guet. Ne pas (trop) se

à hauts risques

tromper est plus difficile quand il n'y a pas de dogme. Car à chaque moment, il faut être la plus juste possible, au plus juste. C'est un peu comme quand on écrit : il n'y a pas de recette à appliquer et pourtant on ne peut pas écrire n'importe quoi, tous les mots ne sont pas bons à prendre.

L'explosion

Les débuts du féminisme ont été marqués par une énorme espérance, une énorme utopie – qui n'était pas sans rapports avec les courants sociaux des années 60 (mai 68 en France). Les femmes n'ont pas seulement dénoncé des situations, défini leurs objectifs, elles se sont véritablement retrouvées et, dans ces retrouvailles, ont explosé.

Nous avons succombé à la magie de tout moment révolutionnaire : nous avons cru que la libération des femmes, et déjà leurs retrouvailles, seraient la fin de tous nos maux. Nous avons cru pouvoir la hâter en la vivant tout de suite, entre nous, entre femmes. Nous avons succombé à la pensée dichotomique (que nous dénoncions) : les femmes sont bonnes, les hommes mauvais (par scrupule nous disions généralement : le patriarcat est mauvais). Repérant et dénonçant la source d'une injustice, nous en avons fait la source de toutes les injustices et de tous les malheurs du monde. Sans le déclarer nécessairement, nous avons pensé que l'opprimé-e a toujours raison.

Beaucoup ont rejeté en bloc tout ce qui était contaminé par le patriarcat : le pouvoir, l'argent, la politique, mais aussi la spécialisation, le professionnalisme, l'organisation... Ce travail d'épuration n'en finissait pas. Comme le médecin qui, à force de

vouloir détruire le microbe, détruit le malade, chacune s'efforçait de supprimer en soi toute trace suspecte : le savoir, le nom, le passé, la compétence, la séduction, l'amour des enfants, l'amour d'un homme... On n'avait plus droit qu'aux valeurs «spécifiques», aux attirances «spécifiques», au monde «spécifique», à l'écriture «spécifique»... On en venait à s'identifier à une espèce, l'espèce élue, l'espèce femme.

Le cabotage

Aujourd'hui, nous avons abandonné ce purisme iréaliste et limitatif de nos propres ressources. Nous avons cessé de confondre féminisme et moralité. Nous avons entamé une navigation en forme de cabotage, où il faut, comme je le disais, être attentive en permanence, où rien n'est jamais définitif, où il ne faut jamais relâcher son regard et sa pensée pour discerner les écueils, saisir les chances, évaluer les situations complexes, avec, on le sait, des risques et même des certitudes d'erreurs.

Nos positions et nos stratégies concernant des points déterminés, comme la question du travail ou celle des manipulations génétiques et de la reproduction, doivent elles-mêmes être constamment réajustées pour que nous ne soyons pas finalement victimes de nos revendications.

Certaines, parce que ça les arrange, disent que le féminisme est fini parce qu'il n'occupe plus la rue et que les femmes sont «rentrées à la maison». Si «rentrer à la maison» signifie rentrer en soi pour reprendre sa mesure, redéfinir ses contours, alors oui. L'unanimité féministe qui a eu des effets positifs incontestables impose aujourd'hui ce passage, nécessaire à toute vie personnelle, interpersonnelle et socio-

politique. Trop souvent, certaines ont vécu par procuration, parasitant les amies ou le groupe, d'autres se nourrissant de fantasmes, d'autres encore se culpabilisant d'exister trop, culpabilisées ou même extradées – non sans être plagiées ou pillées au nom de l'idéal collectif.

Aujourd'hui, rentrer à la maison peut donc signifier se confronter à son espace, à ses limites, pour nouer, à partir de là, un lien avec l'autre dans l'amitié ou dans le projet politique.

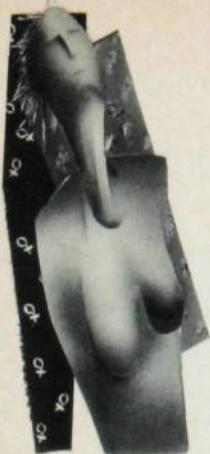
Les femmes qui s'étaient «retrouvées» entre elles ne se sont pas perdues. Elles ont appris à se trouver autrement, à négocier mieux leurs rapports pour éviter certains écueils. Et le rapport aux hommes s'est lui aussi modifié. Incontestablement, la femme n'est pas «naturellement bonne» et ce n'est pas «la société patriarcale qui la corrompt», même si elle l'opprime. La finitude humaine ne s'épuise pas dans ses conditions socio-politiques.

Nous avons donc appris à nouer des liens plus nuancés, à gérer nos rapports avec les hommes comme avec les femmes (tout en sachant que les premiers sont toujours plus autres, plus étrangers même quand ils sont proches) en vue de mener à bien notre projet socio-politique : la fin d'un système de domination prenant prétexte de la différence des sexes.

En fait, délaissant les principes moraux, nous avons réintroduit l'éthique dans la politique.

Suite à la page 57

Françoise Collin, fondatrice et animatrice de la revue *Les Cahiers du grif* (Bruxelles/Paris), est écrivaine et professeure de philosophie. D'origine belge, elle vit et enseigne aujourd'hui à Paris.



L'art de la question

Qu'est-ce que l'éthique ? L'éthique est le rapport au présent, à la présence. Quelles que soient nos luttes, tendues vers un objectif proche ou lointain, il reste que nous avons à vivre avec ce et avec ceux qui nous sont donnés, ici, maintenant. Perdre le contact avec le présent et la présence, c'est sombrer dans un militantisme abstrait et bientôt oublieux de son sens premier. C'est préférer le fantasme au réel.

L'éthique — qui ne doit donc pas être confondue avec la morale et ses diktats, qui en est même le contraire — c'est non pas l'accord avec n'importe qui ou n'importe quoi, le règne des concessions, mais c'est une fois encore, la vigilance, une attention intense, toujours différente, aux contours, aux nuances, aux particularités de chacun-e et de chaque situation, pour en saisir et en faire advenir le meilleur, le plus positif. C'est, dans le travail de transformation socio-politique qui est le nôtre, le refus des slogans, des idées toutes faites, des classements sans recours, c'est l'art de la question plus que de la réponse.

Tel est sans doute l'itinéraire que nous avons dû suivre, nous, femmes qui avons aujourd'hui trente-cinq, quarante, cinquante ans et plus. Tel n'est sans doute pas celui des filles qui ont vingt ans, nos filles. Leurs problèmes à elles sont autres, ou elles ont une autre manière de rencontrer les mêmes problèmes. Elles ont sans doute acquis une plus forte conscience de soi. Elles sont moins menacées de se laisser envahir par les hommes, par les femmes, par les idéaux ou les idéologies. Le risque serait peut-être qu'elles ne soient plus envahies du tout et qu'elles flottent, solitaires au milieu du monde des copains et copines. Leurs conditions objectives sont-elles meilleures ? Aussi mauvaises qu'elles soient en raison de la crise — du moins en Europe —, elles sont quand même sans mesure avec celles de leurs mères et de leurs grand-mères. Les filles d'aujourd'hui ont franchi le seuil. Elles sont dehors. Mais c'est un autre problème, celui de l'avenir, de l'an 2000. Vous m'aviez demandé de parler du présent et du passé.¹

1/ Ces réflexions poursuivent celles que j'avais élaborées dans un article paru dans *Les Cahiers du Griffon* n° 28 (D'amour et de raison), intitulé «La mère et les différentes».

MARIE CHAIX



Après avoir mis en scène son père dans «Les lauriers du lac de Constance» et sa relation avec sa mère dans «Silences ou la vie d'une femme», Marie Chaix nous révèle «Juliette», celle qui fut sa nourrice, mère et amie, portrait d'une femme au regard aigü et à la parole vive.

JULIETTE chemin des cerisiers.
224 p. 15,95 \$

Seuil